

(La)Horde, bande d'enquêteurs façon petits chimistes

Scènes Le jeune collectif français revient à Charleroi avec une nouvelle pièce, entre tradition et contestation.

Rencontre Marie Baudet
À Martigues

On écoute la salle, on ressent, on polit les détails." Il en ira de *Marry Me in Bassiani* comme des autres créations de (La)Horde, dont *To Da Bone*, forgée en résidence à Charleroi danse, créée de la FTA de Montréal et présentée en ouverture de la Biennale 2017. Deux ans plus tard, le spectacle porté par les hard dancers et nourri de jumpstyle s'est affiné et tourne encore.

"C'est une matière vivante. On grandit en même temps que nos pièces, qui évoluent selon un rythme organique: un geste, une action doit être faite et refaite pour trouver l'exacte nécessité du changement", soutient l'un. "On n'est pas du genre à laisser le spectacle se faire sans jouer aux petits chimistes", rebondit l'autre.

(La)Horde, de même, ne cesse d'évoluer. Entre-temps, non seulement elle a mené plusieurs projets, mais se retrouve depuis septembre à la tête du Ballet national de Marseille. (La)Horde, ce sont Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel. Trio d'individus complémentaires, revendiquant un mode de fonctionnement hétérarchique qui se traduit par un flot de pensées et de paroles partagées, collectif d'artistes aux champs d'action pluriels – danse, film, performance – qui tous s'articulent autour du corps en mouvement.

Viralité et synchronisation

Le jumpstyle de *To Da Bone* n'est pas étranger à la nouvelle pièce *Marry Me in Bassiani*, qui, éclose à Hambourg, vient d'ouvrir la saison du Théâtre les Salins, à Martigues.

À nouveau c'est une enquête qu'ont menée Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel. Du Web, où bouillonne la très vivace communauté de jumpers, à ses origines. Souvent cités comme berceau du jumpstyle, les Pays-Bas ou la Belgique ne seraient pas les seuls terrains d'enracinement de cette pratique qui remonte aux années 90. Au gré de leurs pérégrinations en ligne, de leurs contacts avec les autodidactes virtuoses à travers l'Europe, leurs "feeds se sont synchronisés, pour [les] emmener vers les danses traditionnelles géorgiennes, et leur alphabet unique", rapporte Marine Brutti.

Remonter à la source se révèle aussi ardu que passionnant. "Les hard dancers ukrainiens se voient en héritiers des Ballets russes. Et les Français, surtout, s'inspirent de danses géorgiennes."

La virtuosité comme porte d'entrée

Le trio creuse, fouille le Web, et se rend plusieurs fois en Géorgie, par "nécessité d'une expérience humaine qui outrepassa le réseau".

"La première porte d'entrée, c'est la virtuosité, qui permet d'accéder à un fond. On a rencontré une danse pratiquée par de très jeunes gens et dispensée



Les danseurs de l'ensemble Iveroni et, au centre, leur maître de ballet, Kakhaber Mchedlidze.

par des personnes de la génération d'avant."

Très sensibles au danger d'appropriation culturelle et conscients des visions colonialistes européennes, les membres du collectif insistent sur le temps indispensable à la rencontre. "Pour écrire et raconter, ensemble, une histoire universelle commune qui passe par leur culture."

Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel se sont ainsi frottés aux danseurs traditionnels du Ballet national, et sont beaucoup sortis dans les clubs avec la jeunesse de Tbilissi. Des réalités aux ramifications complexes. "On a essayé de comprendre la structure du Ballet national géorgien, fondé dans les années 20, une institution toujours familiale qui avait pour

vertu de résister à l'oppression, au communisme, tout en revendiquant la tradition, celle-ci revêtant même une valeur exotique pour les Soviétiques." Aujourd'hui le Ballet national tourne dans le monde, jusqu'à Las Vegas, avec des shows qui se contentent de juxtaposer les numéros.

Réinjecter de la dramaturgie, tel fut l'un des fils tirés par le collectif, frappé par un épisode marquant de l'histoire récente géorgienne. "Bassiani, club dans les sous-sols d'un stade de foot, quintessence de l'underground, a connu une descente militaire qui s'est soldée par des centaines d'arrestations. La jeunesse a réagi alors en dansant, dans une gigantesque rave party, devant le Parlement. La techno a repris toute sa force contestataire." De cette résistance, de ce paradoxe, (La)Horde a fait la matière de *Marry Me in Bassiani*, à découvrir samedi en première belge à la Biennale de Charleroi danse.

"Une pièce, c'est un voyage. Il faut la vivre, et non être dans un rapport d'exécution des gestes."

(La)Horde

"Marry me in Bassiani": noces rebelles

Contraste. Le plateau nu et brut de *To Da Bone* n'est qu'un souvenir. Le décor de *Marry me in Bassiani* pose ses jalons: marches hautes et colonnes imposantes d'un bâtiment officiel, statue équestre. Et au milieu, un autel fleuri. Car c'est à la noce – événement universel – que nous entraîne (La)Horde avec les quatorze danseurs de l'ensemble Iveroni et leur maître de ballet Kakhaber Mchedlidze.

La foule se presse, impatiente et joyeuse, tandis que la silhouette souple et miroitante de la mariée – tête et mains couvertes – se coule, languide, contre la pierre. Contraste encore.

Contraste toujours, dans la forme comme dans le propos, entre la virtuosité des danseurs, étourdissante, la tradition dont ils sont dépositaires, la zone floue des rythmes soutenus où se rencontrent les musiques ancestrales et la techno pointue, le poids du groupe, des conventions, et la force de rébellion, sous-jacente.

En voulant remédier à l'absence de dramaturgie des "numéros" propres aux danses géorgiennes, le collectif français tombe parfois dans l'excès inverse: la charge intentionnelle de sens et de symboles. Significatifs cependant pour certains, car nés d'un enrichissement mutuel autour notamment des rôles genrés ou des attitudes en scène.

Reste la danse, somptueuse savoir du corps qui, par-delà la séduction, captive par sa puissance et condense les sucs et les élans de la résistance.

Marie Baudet, à Martigues

→ Charleroi, Écuries, le samedi 12 octobre à 20 h 30. Durée: 1 h 30.

Charleroi danse propose aussi, de 10 h 30 à 12 h 30, une initiation à la danse traditionnelle géorgienne par un des danseurs du spectacle. Accès libre, dès 12 ans, ouvert aux débutants, rés. obligatoire. Biennale de Charleroi danse, jusqu'au 26 octobre – 07 1.20.56.40 – www.charleroi-danse.be.